

ODEON

Théâtre de l'Europe

.....
DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT
.....

11 - 16 décembre 2012 / Ateliers Berthier 17^e



Meine faire Dame. Ein sprachlabor

mise en scène Christoph Marthaler

Odéon - Théâtre de l'Europe direction Luc Bondy

11 - 16 décembre 2012

**MEINE FAIRE DAME.
EIN SPRACHLABOR**
My Fair Lady.
Un laboratoire de langues
Christoph Marthaler
en allemand et en anglais, sur titre

Tora Augestad
Karl-Heinz Brandt
Carina Braunschmidt
Graham F. Valentine
Michael von der Heide
Nikola Weisse
et Bendix Dethlefsen
Mihai Grigoriu

Ateliers Berthier
1 rue André Suarès
(angle du Bd Berthier)
Paris 17^e

01 44 85 40 40
theatre@odeon-paris.fr

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT

Meine faire Dame. Ein sprachlabor

Meine faire Dame – Ein Sprachlabor

My Fair Lady. Un laboratoire de langues

mise en scène Christoph Marthaler

en allemand surtitré
durée : 2 heures

Scénographie

Anna Viebrokck

Direction musicale

Bendix Dethleffsen

Costumes

Sarah Schittek

Lumière

Heid Voegelinlights

Vidéo

Raphael Zehnder

Son

Beat Frei, David Huggel

Dramaturgie

Malte Ubenauf, Julie Paucker

avec

Tora Augestad

Karl-Heinz Brandt

Carina Braunschmidt

Graham F. Valentine

Michael von der Heide

Nikola Weisse

et les musiciens

Bendix Dethleffsen (piano)

Mihai Grigoriu (orgue)

production

Theater Basel

création

le 12 novembre 2010 au

Theater Basel

en partenariat avec

arte

Équipe des relations avec le public

Public de l'enseignement

Christophe Teillout / 01 44 85 40 39 / christophe.teillout@theatre-odeon.fr

Formation enseignement

Émilie Dauriac / 01 44 85 40 33 / emilie.dauriac@theatre-odeon.fr

Groupes adultes, associations, CE

Carole Julliard / 01 44 85 40 88 / carole.julliard@theatre-odeon.fr

Timothée Vilain / 01 44 85 40 37 / timothee.vilain@theatre-odeon.fr

Public du champ social & de la proximité des Ateliers Berthier

Amanda Castillo / 01 44 85 40 47 / amanda.castillo@theatre-odeon.fr

Dossier également disponible sur theatre-odeon.eu

Le marché de l'emploi est saturé. Le chômage augmente. La déshumanisation menace... Sur ces thèmes d'actualité, Marthaler vient de nous proposer une première réflexion avec *Glaube Liebe Hoffnung* de Horváth, qui s'est joué à guichets fermés aux Ateliers Berthier. Il y revient avec *Meine faire Dame*, libre variation sur les motifs de *My Fair Lady*. Pour tenir un certain rang social, pour progresser dans sa carrière, il faut de nos jours acquérir de «nouvelles compétences». Et notamment parler des langues étrangères... Bienvenue donc au laboratoire où la belle mécanique de l'apprentissage, en se détraquant, trahit notre fragile humanité. Les langues y bégaiement, sens et syntaxe s'y font des crocs-en-jambe – et ces mêmes voix embarrassées ou muettes un instant plus tôt y interprètent soudain des tubes avec une impeccable maestria... Qu'il s'agisse d'extraits de comédie musicale ou de *La Flûte enchantée*, d'emprunts au répertoire de Wham ! ou de Bryan Adams, chaque numéro est un tour de force musical et spirituel.

Daniel Loayza



© Judith Schlosser

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT

Meine faire Dame. Ein sprachlabor

Extraits

Karl-Heinz, Michael, Tora :

Poor Professor Higgins!
Poor Professor Higgins!
On he plods against all odds;
Nine p.m. Ten p.m.
On through midnight ev'ry night.
One a.m. Two a.m.

Graham, du balcon :

The Rain in Spain stays mainly in the plain.

Karl-Heinz, Michael, Tora :

Poor Professor Higgins!
On he plods against all odds.
Nine p.m. Ten p.m.
On through midnight ev'ry night.
One a.m. Two a.m.

Graham, du balcon :

The Rain in Spain stays mainly in the plain.

Christoph Marthaler, *Meine faire Dame*



DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT

Meine faire Dame. Ein sprachlabor

SOMMAIRE

p. 3 **Présentation**

p. 4 **Extrait**

p. 6 **Le texte**

p. 6 **LES ORIGINES**

- p. 6 L'origine mythique : Pygmalion
- p. 7 La transition : *Pygmalion* de G.B. Shaw
- p. 9 L'apparition de *My Fair Lady* : la comédie musicale de Loewe
- p. 10 L'avènement : *My Fair Lady* de George Cukor

P. 11 **MEINE FAIRE DAME**

- p. 11 Résumé
- p. 12 Extrait
- p. 13 Entretien avec le dramaturge

p. 16 **La représentation**

p. 16 **LE METTEUR EN SCÈNE : CHRISTOPH MARTHALER**

P. 17 **LA PIÈCE**

- p. 17 La musique
- p. 18 La scénographie
- p. 20 L'équipe artistique

p. 21 **Pistes d'analyse**

p. 21 **LE DÉTERMINISME SOCIAL**

- p. 21 Habitus aristotélicien
- p. 21 Déterminisme social selon Bourdieu

P. 22 **LA RELATION CRÉATEUR / CRÉATURE**

- p. 22 *L'École des femmes* de Molière
- p. 24 *Frankenstein* de Mary Shelley

P. 25 **UN LABORATOIRE DE LANGUES : L'APPRENTISSAGE PAR LA RÉPÉTITION**

p. 27 **Pour aller plus loin...**

p. 28 **Revue de presse**

Le texte

LES ORIGINES : *MY FAIR LADY*

L'origine mythique

Le mythe de Pygmalion n'a pas connu dans la littérature française les nombreuses réinterprétations qu'ont connues d'autres mythes comme celui d'Œdipe ou celui de Prométhée. Ovide, dont le livre X des *Métamorphoses* est la seule source, n'avait pas la puissance d'Eschyle ou de Sophocle, et en donnant au mythe sa première forme littéraire il en a fait plutôt une légende curieuse qu'un symbole complexe et fascinant.

[...]

Le mythe a inspiré plusieurs récits qui racontent la formation d'un individu et l'évolution des rapports entre un éducateur et son disciple : appelée à la vie par Vénus ou par l'Amour, la statue avait tout à apprendre et Pygmalion son créateur devait être son maître.

[...]

Le Pygmalion d'Ovide est amoureux de la statue qu'il a sculptée dans l'ivoire parce que cette statue a toutes les apparences de la vie ; rien ne décèle en elle l'artifice, « ars adeo latet arte sua », l'art disparaît à force d'art. Pygmalion traite la statue comme une personne vivante, il l'habille, la pare, la caresse, l'allonge sur un lit, l'embrasse, tout en ayant sans doute le sentiment que son amour est anormal, car il n'ose demander à Vénus qu'elle fasse de cette statue sa femme, il demande seulement qu'elle lui donne une épouse aussi belle que la statue.

COULET Henri, *Pygmalions des Lumières*. Édition Desjonquères, 1998. pp.7-8



Pygmalion
de Jean Michel Moreau.
© Maicar Förlag – GML

La transition : *Pygmalion* de G.B. Shaw

«Lorsque au début du XX^e siècle Shaw s'attaque au mythe, il garde, au risque du ridicule, l'élégance au second degré. Son héros ne se contente plus de jouir de sa supériorité sur la machine au féminin. Ici, il partage une supériorité avec elle : la langue anglaise. Pygmalion Higgins est linguiste. Le pari consiste à faire quitter son parler à la jeune femme (le cockney) pour entrer dans la planète du bon anglais.»

Oster Louis et Vermeil Jean,

Guide raisonné et déraisonnable de l'opérette et de la comédie musicale. Fayard, 2008.

Le dramaturge

Fils d'une famille bourgeoise et protestante, George Bernard Shaw fait très peu d'études avant de rejoindre l'Angleterre où la lecture de Marx est une véritable révélation. Fervent militant socialiste, il a combattu toute sa vie, grâce à une ironie inépuisable, les institutions bourgeoises et la hiérarchie religieuse. Il a grandement participé à la transformation morale de l'Angleterre. Bernard Shaw obtient le prix Nobel de littérature en 1925 et la reconnaissance nationale. Il meurt à 94 ans sans avoir jamais perdu de son incroyable énergie. S'il a commencé sa carrière par des romans, *Le Lien irrationnel*, *La Profession de Cashel Byron*, c'est grâce à ses pièces de théâtre, *La Profession de Mrs Warren* ou *Pygmalion*, qu'il s'est imposé.

Le résumé de la pièce *Pygmalion* – *My Fair Lady*

Acte un

À la suite d'un quiproquo, Henry Higgins, phonéticien réputé, fait la connaissance d'un collègue, le colonel Pickering, et d'une pauvre fleuriste, Eliza Doolittle. Après s'être vanté de pouvoir, par des leçons de prononciation, faire passer Eliza pour une duchesse, Higgins, dans un élan charitable, lui jette une somme d'argent importante.

Acte deux

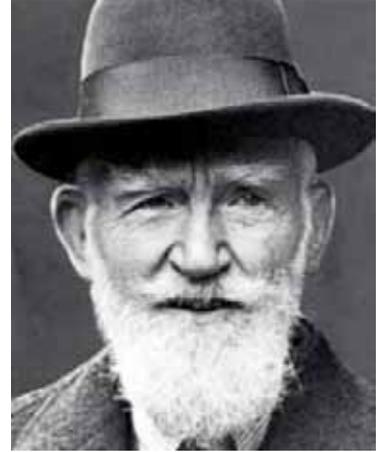
Alors que Henry et Pickering font des expériences de phonétique, Miss Pearce, la gouvernante de Higgins, introduit une jeune fille à l'aspect médiocre : c'est Eliza Doolittle. La jeune femme a l'intention de prendre des cours de prononciation afin d'ouvrir sa boutique de fleuriste. Séduit par l'idée, Pickering propose un pari à son ami : faire d'Eliza une femme du monde et l'introduire au bal de l'ambassade qui aura lieu six mois après. Malgré quelques réticences du côté de Mrs Pearce et d'Eliza, Higgins accepte aussitôt. De nouveaux problèmes surgissent lorsque le père d'Eliza arrive, éboueur sans scrupules, tout décidé à laisser sa fille à Higgins s'il peut y gagner quelque chose.

Acte trois

En guise de répétition pour le bal de l'ambassade, Henry et Pickering ont décidé d'afficher leur élève devant les quelques convives de Mrs Higgins. Eliza s'y montre physiquement métamorphosée. Son accent est absolument parfait. Mais comme le fait remarquer Higgins à sa mère, l'important n'est pas seulement comment Eliza prononce mais aussi ce qu'elle prononce. Cependant, quelques phrases indécentes lâchées par la jeune fille stupéfient son auditoire.

Acte quatre

Higgins, Pickering et Eliza rentrent du bal. La prestation de la fleuriste a dépassé toutes les espérances, elle est prise pour une princesse. Mais les deux collègues, épuisés, accordent peu d'attention à la jeune fille et montent se coucher sans même la féliciter. À la recherche de ses pantoufles, Higgins redescend et retrouve Eliza hors d'elle-même. Après lui avoir jeté ses chaussons à la tête, Eliza lui explique sa douloureuse situation : elle n'appartient plus à aucun milieu social ; elle ne peut plus vendre de fleurs. Elle ne peut plus que se vendre elle-même en se mariant, ce qui lui semble de la prostitution. Désireuse de se venger de Henry, qui se méprend sur son comportement, la fleuriste le met hors de lui en lui rendant une bague dont il lui avait fait cadeau.



G.B.Shaw. Source : BBC News (bbc.co.uk)

Acte cinq

Higgins et Pickering, déstabilisés par la fuite d'Eliza, sont venus demander conseil à une vieille dame. Ils y rencontrent M. Dolittle, devenu un riche bourgeois. Après les avoir fait languir un moment, Mrs Higgins avoue aux collègues qu'Eliza se trouve dans la maison et qu'elle accepte de les voir s'ils se montrent un peu plus chaleureux. L'ancienne fleuriste arrive alors, stupéfiée Pickering et irrite Higgins par l'élégance de ses manières. S'ensuit une longue discussion en tête à tête entre la jeune fille et le phonéticien, discussion au terme de laquelle Higgins avoue à Eliza qu'elle lui manquera si elle quitte Wimpole Street. Mais le professeur refusant de changer ses manières à son égard, Eliza fait part de sa décision d'épouser Freddy, un jeune aristocrate ruiné. Tout le monde se rend alors au mariage de Dollittle, excepté Higgins.

Extrait

HIGGINS [in despairing wrath outside] What the devil have I done with my slippers? [He appears at the door].

LIZA [snatching up the slippers, and hurling them at him one after the other with all her force] There are your slippers. And there. Take your slippers; and may you never have a day's luck with them!

HIGGINS [astounded] What on earth—! [He comes to her]. What's the matter? Get up. [He pulls her up]. Anything wrong?

LIZA [breathless] Nothing wrong—with YOU. I've won your bet for you, haven't I? That's enough for you. I don't matter, I suppose.

HIGGINS. YOU won my bet! You! Presumptuous insect! I won it. What did you throw those slippers at me for?

LIZA. Because I wanted to smash your face. I'd like to kill you, you selfish brute. Why didn't you leave me where you picked me out of—in the gutter? You thank God it's all over, and that now you can throw me back again there, do you? [She crimps her fingers, frantically].

HIGGINS [looking at her in cool wonder] The creature IS nervous, after all.

SHAW Georges Bernard, *Pygmalion*, 1912. Publication : Penn State Electronic Classics Series.

L'apparition de *My Fair Lady* : la comédie musicale de Loewe

Fiche technique

Orchestration : Philip J.Lang, Robert Russell Bennett, Trude Rittman

Livret et paroles : Alan Jay Lerner

D'après : *Pygmalion* – Fair Eliza, pièce de George Bernard Shaw (1913) et le texte adapté par lui pour le cinéma, réal Anthony Asquith et Leslie Howard, musique d'Arthur Honegger (1938).

Première mondiale : 15 mars 1956

Durée d'exécution : 3 heures

Personnages : Madame Pearce, Madame Eynsford-Hill, Alfred P. Doolittle (baryton). Fredy Eynsford-Hill, dandy d'Ascot (ténor). Eliza Doolittle, vendeuse de fleurs cockney (soprano). Henry Higgins, professeur ès phonétique (baryton). Madame Higgins, sa mère. Zoltan Karpathy, disciple du professeur. Colonel Pickering, linguiste, ami du professeur (baryton). Lady Boxington. Lord Bonxington. Maître d'hôtel. Quatuor cockney. Madame Hopkins. Jamie. Harry. Domestiques, Cockneys, Public lyrique, Public des courses d'Ascot, Hôtes du bal de l'ambassade, Musiciens ambulants (chœurs).

Genèse de la comédie musicale

Dans les années trente, le producteur G.Pascal acquiert les droits cinématographiques de plusieurs pièces de George Bernard Shaw. De *Pygmalion*, il décide de faire une comédie musicale dont il confie le texte au librettiste et parolier Alan Jay Lerner. Son partenaire Frederick Loewe composera la musique. Le duo découvre vite qu'il transgresse les recettes de la comédie musicale : l'intrigue principale n'est pas d'amour, aucune intrigue ou amourette secondaire, pas de place pour un ensemble. [...] Lerner cisèle son livret en respectant le plus possible jusqu'à la langue et les mots de Shaw. Seul gros changement, le titre. On pense à *Come to the Ball* ou à *Liza*. [...] En supposant à sa petite Anglaise une origine hongroise, le librettiste lui offre l'occasion de superbes valse et celle de passer très habilement d'un genre à l'autre. Le metteur en scène Moss Hart accepta l'aventure à la seule écoute de deux chansons.



Julie Andrews (Eliza Doolittle), Rex Harrison (Henry Higgins) et Robert Coote (Pickering) dans *My Fair Lady* mis en scène par Moss Hart.

COMÉDIE MUSICALE :

Une histoire, et tout à son service : dialogues, chansons, chœurs, danses... La comédie musicale, ou musical, pièce de théâtre total, principale contribution des États-Unis à l'art de la représentation, est un genre typiquement américain qui, à Broadway, dépasse en popularité les pièces de théâtre dites « légitimes », entièrement parlées. Elle présente des points communs avec l'industrie cinématographique hollywoodienne : principalement divertissante, souvent ancrée dans la légende de l'Amérique, tous ses composants sont mis au service d'une dramaturgie efficace, à vocation essentiellement commerciale.

Laurent Vallière in *Encyclopédie Universalis*

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT

Meine faire Dame. Ein sprachlabor

L'avènement : *My Fair Lady* de George Cukor

Fiche technique

Réalisation : George Cukor

Scénario : Alan Jay Lerner (d'après sa comédie musicale)

Musique : Frederick Loewe

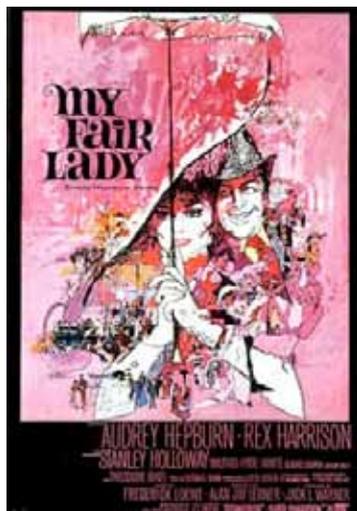
Production : Jack Warner

Date de sortie : 21 octobre 1964

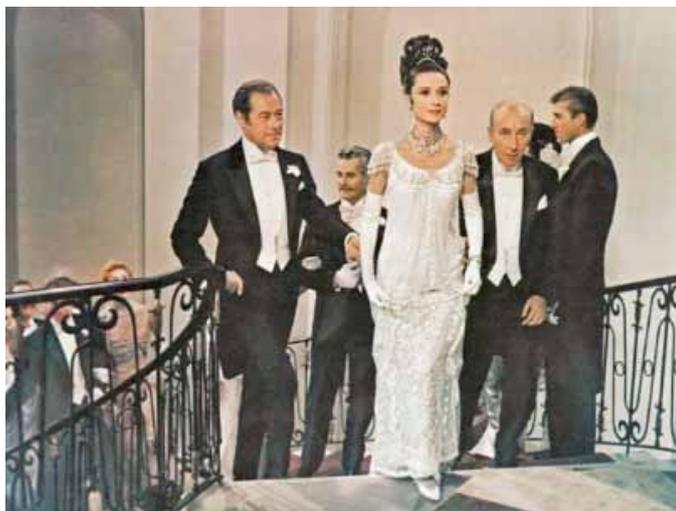
Personnages : Eliza Doolittle (Audrey Hepburn – chant : Marni Nixon), Professeur Henry Higgins (Rex Harrison), Alfred P. Doolittle (Stanley Holloway), Colonel Hugh Pickering (Wilfrid Hyde White), Mme Higgins (Gladys Cooper), Freddy Eynsford Hill (Jeremy Brett – chant : Bill Shirley), Zoltan Karpathy (Theodore Bikel), Mme Pearce (Mona Washbourne), Mme Eynsford Hill (Isobel Elsom).

Résumé du film

Le professeur Higgins, éminent linguiste, fait un étrange pari avec son ami le colonel Pickering : celui de transformer une pauvre inculte en une grande dame distinguée. Au marché de Covent Garden, Higgins a son oreille attirée par l'accent cockney d'une petite marchande de fleurs, une certaine Eliza Doolittle. Eliza est ravissante mais parée de manières et d'un langage absolument désastreux. Higgins lui propose de lui apprendre les bonnes manières et, dans ce but, l'installe chez lui. Enthousiasmée, elle accepte l'expérience et se soumet à de terribles leçons de vocabulaire et de diction. Bientôt fier de son oeuvre, Higgins emmène Eliza aux courses d'Ascot où, malgré sa solide préparation, elle lâche quelques mots déplacés. C'est le scandale dans l'aristocratie. Mais quelques temps plus tard, Eliza est reçue au bal de l'ambassade, faisant ainsi son entrée dans le grand monde. C'est la récompense de ses peines. Elle devient une véritable grande dame après bien des embûches et bien des souffrances. Seule la déçoit l'attitude du professeur Higgins qui semble indifférent à elle. En fait, il est follement amoureux de la jeune fille mais ne veut pas le montrer....



Affiche du film
My Fair Lady
de George Cukor (1964)



Audrey Hepburn et Rex Harrison dans *My Fair Lady*
de George Cukor 1964

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT

Meine faire Dame. Ein sprachlabor

MEINE FAIRE DAME

Résumé

Le professeur Zoltan Karpathy, de retour de la conférence annuelle sur les accents du sud de l'Angleterre, découvre devant la porte de son laboratoire de langues un énorme bouquet d'hortensias. Fiché au milieu du bouquet, un petit billet ainsi libellé : « Vous avez jusqu'à minuit pour résoudre l'énigme suivante, ou je ne réponds plus de rien : Qu'est-ce qui est d'abord de l'air pur, puis une ombre qui chantonne, puis une douleur, puis un souvenir ? Déposez votre réponse à l'heure dite sous la selle de la jument Bystander, dans l'hippodrome de notre ville. Vous menaçant de tout cœur, votre F. D. ». En un éclair, le professeur comprend qu'il est démasqué... Satire et mélancolie sont les deux mamelles du théâtre de Christoph Marthaler, enfant terrible des scènes suisses dont le terrain de jeu s'est étendu depuis à toute l'Europe. Aussi excellent musicien qu'il est amant sincère du formica, des chemisiers en nylon et des sols en linoléum, Marthaler est le chantre doux-amer d'une certaine banalité contemporaine, l'inventeur d'un mélange unique d'autodérision faussement ringarde et d'ironie pince-sans-rire. Ce paradoxal arbitre des élégances n'a pas son pareil pour saisir le démodé à l'instant où il n'est pas encore vintage, pour méditer ou détourner les leçons du mauvais goût avant qu'il se transmue en second degré : en témoignent cette fois-ci les lunettes des élèves du laboratoire de langues, les chaussettes blanches de ces messieurs, ou telle paire de pantoufles dont le porteur a oublié de couper l'étiquette du prix... Chez le professeur Karpathy, où l'on s'initie aux subtilités linguistiques sous le regard insondable de Sa Majesté la Reine, la langue bégaie, sens et syntaxe se font des crocs-en-jambe – et tout à coup ces mêmes voix embarrassées ou muettes un instant plus tôt rejettent leurs chaînes pour interpréter des tubes avec une impeccable maestria : qu'il s'agisse d'extraits de *My Fair Lady* ou de *La Flûte enchantée*, d'emprunts au répertoire de Wham! (*Last Christmas*, réinventé en Sprechgesang poignant) ou de Bryan Adams (*Everything I do*) chaque numéro est un tour de force aussi musical que spirituel, où le burlesque et le poétique se renforcent l'un l'autre, quand ils ne s'effacent pas tous deux devant la pure et simple émotion.

Daniel Loayza



© Judith Schlosser

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT

Meine faire Dame. Ein sprachlabor

Extrait

Au laboratoire de langues

LE PROFESSEUR – Mariana, every Sunday...

UNE ÉLÈVE – “Mariana, every Sunday”...

LE PROFESSEUR – All together, please... Mariana, every Sunday...

LA CLASSE – “Mariana, every Sunday”...

LE PROFESSEUR – ... memorizes songs for Monday.

LA CLASSE – ... “memorizes songs for Monday”.

LE PROFESSEUR – Mariana can't remember...

LA CLASSE – “Mariana can't remember”...

LE PROFESSEUR – ... how many days are in November.

LA CLASSE – ... “how many days are in November.”

LE PROFESSEUR – How many days...

LA CLASSE – “How many days”...

LE PROFESSEUR – How many days are in November.

LA CLASSE – “How many days are in November.”

LE PROFESSEUR – November.

LA CLASSE – “November.”

LE PROFESSEUR – September.

LA CLASSE – “September.”

LE PROFESSEUR – How many days are in September.

LA CLASSE – “How many days are in September.”

LE PROFESSEUR – How many days are in December.

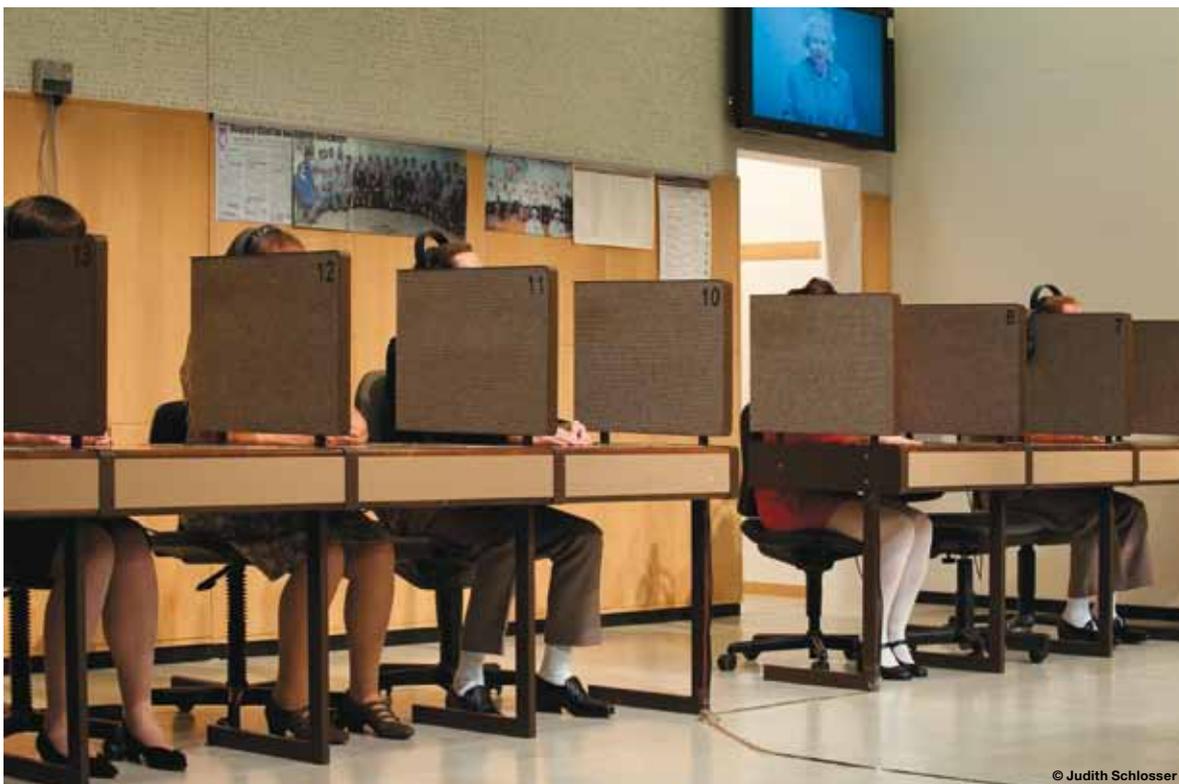
LA CLASSE – “How many days are in December.”

LE PROFESSEUR – Member, member.

LA CLASSE – “Member, member.”

LE PROFESSEUR – Member, member.

LA CLASSE – “Member, member.”



Entretien avec le dramaturge

Malte Ubenauf est un dramaturge et metteur en scène né à Hambourg. Il a étudié la littérature et la musique à Hambourg et à Vienne. Depuis 1994, il est administrateur indépendant. Parmi ses premières œuvres, on trouve des productions telles que *Submersion* de Paul Nixon au Schauspielhaus de Zurich ou *Excès* de Georges Bataille au Théâtre Aachen. Pour la saison 2003-2004, Malte Ubenauf fut dramaturge au Schauspielhaus de Zurich, sous la direction de Christoph Marthaler. Depuis 2004, il travaille principalement comme dramaturge théâtral et musical indépendant. Ses compositions dramatiques sont ainsi jouées à Berlin, au Théâtre de Bâle mais aussi à l'Opéra National de Paris, au Festival d'art de Bruxelles, au Festival de Salzbourg, au Théâtre de Munich ainsi qu'au Thalia Theater de Hambourg. En 2006, il est nommé directeur artistique de la Volksbühne de Berlin.

JEAN-FRANÇOIS PERRIER *Comment est née l'idée de travailler à partir de la comédie musicale My Fair Lady ?*

MALTE UBENAUF L'idée a surgi lors d'une discussion avec Georges Delnon, le directeur du Théâtre de Bâle. Il faisait alors part à Christoph Marthaler de ses projets pour la nouvelle saison et a mentionné, entre autres choses, la création de *My Fair Lady* dans la grande salle du théâtre. Lorsque Christoph Marthaler, en plaisantant à moitié, lui a expliqué qu'il avait toujours voulu mettre en scène ce *musical*, Georges Delnon lui a répondu que l'idée de programmer, au même moment, deux versions de cette célèbre comédie musicale lui plaisait particulièrement : d'un côté, une mise en scène dans la grande salle, avec le faste d'une distribution importante et d'un orchestre conséquent, et de l'autre, sa réplique plus modeste, celle de Christoph Marthaler, s'apparentant à une version pour musique de chambre. Il était donc particulièrement excitant d'imaginer deux metteurs en scène très différents s'attaquer en même temps au même récit. Les premières ont d'ailleurs eu lieu à deux jours d'intervalle. Afin que les deux soirées ne portent pas le même nom – *My Fair Lady* –, Christoph Marthaler a eu l'idée de traduire le titre original en allemand, en faisant exprès une faute de traduction grossière ! Alors que le *fair* du titre anglais a pour signification «belle», traduit en allemand, le même adjectif signifie «juste», «équitable». C'est de cette façon qu'a surgi *Meine faire Dame*.

JEAN-FRANÇOIS PERRIER *Qu'est-ce qui a précisément intéressé Christoph Marthaler dans My Fair Lady ?*

MALTE UBENAUF Christoph Marthaler s'est intéressé très sérieusement au noyau dur de l'intrigue de ce *musical* : l'idéal d'une communication parfaite passant par le langage, le bon usage des mots. Dans cette œuvre, un linguiste fait l'expérience d'enseigner une langue «correcte» et dépourvue de «fautes» à une dame issue d'un milieu populaire. C'est ce projet qui a conduit Christoph Marthaler à imaginer un dispositif scénique constitué uniquement d'imperfections. Pour ce faire, il a, d'une part, rassemblé des personnages qui parlent et chantent dans un laboratoire de langues classique, c'est-à-dire dans un lieu où l'imperfection du langage est célébrée de façon professionnelle. D'autre part, il a organisé le déroulement de la représentation de telle façon qu'il a saboté toutes les lois de mise en scène qui, normalement, garantissent un enchaînement élégant d'une soirée au théâtre (transitions, correspondances, changements de lumières etc.), et a ainsi laissé le champ libre aux fautes, afin de révéler les imperfections des mécaniques théâtrales habituelles. Cela donne une comédie qui se déploie indépendamment des ressorts comiques classiques. Presque rien ne fonctionne dans *Meine faire Dame*. Du moins, si l'on pense au modèle original, *My Fair Lady*. On y retrouve certes quelques-uns des personnages du *musical*, mais les références sont décalées, comme si quelqu'un avait mal assemblé les pièces d'un puzzle. Lorsqu'il a créé cette pièce, Christoph Marthaler a imaginé les personnages de *Meine faire Dame* comme les remplaçants des acteurs et chanteurs de la mise en scène qui se déroulait en même temps dans la grande salle du Théâtre de Bâle. Des sortes de doublures, qui attendent d'intervenir en remplacement d'un comédien malade ou indisponible. Ils s'entraînent pour le cas très peu vraisemblable où ils devraient entrer en scène. Mais leurs répétitions sont semblables à celles d'un pianiste qui se prépare à un concert : il ne joue jamais la pièce en entier, mais seulement les passages qu'il ne maîtrise pas encore, ou alors ceux qui lui procurent un sentiment de sécurité, car cela fait déjà longtemps qu'il les a intégrés. Ce sont des essais fragmentés qui, de l'extérieur, donnent une impression de désordre chaotique. En raison de leur longue attente, animée par l'espérance qu'ils entrent enfin en scène, les «doublures» se sont fait peu à peu leur propre idée du personnage de Higgins et de son histoire. Ils n'ont pas particulièrement souhaité créer quelque chose d'original, mais se sont tout simplement approprié cet aspect fragmentaire, résultat d'infinies répétitions. Comme ils pressentent qu'ils n'ont aucun pouvoir sur ce qu'ils attendent désespérément, ils finissent par former un groupe thérapeutique.



Source : Festspielhaus de Bayreuth
www.festspielhaus.de

JEAN-FRANÇOIS PERRIER *Pourquoi le professeur Higgins veut-il à tout prix apprendre une langue «pure» à Eliza Doolittle ?*

MALTE UBENAUF Dans l'histoire originale de *My Fair Lady*, cette idée est née d'un pari : peut-on réussir à enseigner l'idéal d'une langue «pure» à une personne, qui ne dispose que d'un langage apparemment très rudimentaire ? Le professeur Higgins en est convaincu. Mais cela découle uniquement de son obsession personnelle et professionnelle. Tout se passe comme si quelqu'un, dont l'existence était totalement imprégnée de la pensée de Heidegger, essayait de convaincre une autre personne de la nécessité de remplacer le mot «passé» par celui de «être-été», et lui serinait que la vie perdrait toute sa beauté si l'on ne prêtait pas garde à cette correction élémentaire. Les obsessions personnelles – sauf dans de très rares exceptions – ne peuvent être transposables à une autre personne. On peut seulement manifester plus ou moins d'intérêt aux obsessions d'autrui. *Meine faire Dame* parle justement de cette différence.

JEAN-FRANÇOIS PERRIER *Dans le spectacle, on voit apparaître la figure de Frankenstein. Cela signifie-t-il que le professeur Higgins fabrique un monstre en modifiant le langage et la vie d'Eliza Doolittle ?*

MALTE UBENAUF C'est une lecture possible. Mais, dans le travail de Christoph Marthaler, il est rare que l'on puisse déceler des symboles. Je dirais plutôt que ce Frankenstein pianiste est un double imparfait de l'autre pianiste présent sur scène, qui, quelque peu imbu de lui-même, s'adonne à la virtuosité d'un concertiste classique. Ce dernier, muni de son idéal de pianiste parfait, est peut-être tout aussi imparfait et ridicule que le monstre rustre. Ces effets de renversement font partie intégrante du projet de Christoph Marthaler, à la façon d'une légère couche de neige, qui masque à peine le sol glissant sur lequel on se déplace.

JEAN-FRANÇOIS PERRIER *Christoph Marthaler est présent sur scène par le truchement d'une photo. Y aurait-il une parenté entre le metteur en scène et le professeur Higgins ?*

MALTE UBENAUF Lorsque l'on regarde attentivement l'écran plat au centre du décor, on s'aperçoit qu'il s'agit en réalité d'une émission télévisée, qui se déroule sans rapport direct avec l'action présentée sur scène. On pourrait même dire qu'elles jurent entre elles. Quel est le rapport entre des escalators, des personnalités princières, des films publicitaires, une photo de Christoph Marthaler et le laboratoire de langues du double du professeur Higgins ? À première vue : rien. Mais cependant, ce flux d'images autonomes reflète de façon étonnante les pensées des personnages, les mécanismes irrationnels du cheminement de l'esprit et l'apparition soudaine et inattendue de flashes visuels. On ne peut donc empêcher que les personnages pensent parfois à leur metteur en scène...

JEAN-FRANÇOIS PERRIER *Pourquoi avoir mis en scène trois Eliza Doolittle et trois professeurs Higgins ?*

MALTE UBENAUF On ne peut pas parler d'une multiplication du duo Higgins-Doolittle, même s'il est vrai que, dans *Meine faire Dame*, il y a bien trois femmes et trois hommes qui forment trois couples. On a plutôt le sentiment d'assister à l'impossibilité durable de former un couple. Combinés à des bouts de dialogues dadaïstes, les restes de *My Fair Lady* mènent à des situations et à une forme d'incommunicabilité que l'on retrouve chez Beckett. Il n'y a que lors du duo de Bryan Adams que l'on peut reconnaître des tentatives crispées de rapprochement. En somme, les dames et les messieurs de *Meine faire Dame* sont partie prenante d'une catastrophe communicationnelle aux conséquences tristes et préoccupantes.

JEAN-FRANÇOIS PERRIER *La musique joue un rôle très important dans les mises en scène de Christoph Marthaler. Comment sont choisies les œuvres musicales ? Sont-elles sélectionnées avant les répétitions ?*

MALTE UBENAUF *Meine faire Dame* représente un cas particulier : il était évident que nous allions travailler avec la musique originale de *My Fair Lady*, sans pour autant respecter l'ordre des chansons, ni les reprendre dans leur intégralité. Des musiques supplémentaires ont été recherchées et testées pendant les répétitions, avec les comédiens. Souvent, les propositions musicales surgissaient spontanément, étaient répétées pendant plusieurs jours et s'avéraient finalement pertinentes ou non. Il est difficile de définir les critères qui déterminent le choix d'une chanson ou d'un air, car ce sont souvent le résultat de décisions intuitives. Chez Christoph Marthaler, prime toutefois l'idée qu'une troupe de comédiens trouve son unité en chantant ensemble et que, de cette façon, ils deviennent indispensables et irremplaçables. Le choix des œuvres musicales dépend donc aussi des participants au projet, de leur voix et de leurs goûts musicaux.

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT

Meine faire Dame. Ein sprachlabor

JEAN-FRANÇOIS PERRIER *Le laboratoire de langues, conçu par la scénographe Anna Viebrock, semble appartenir au passé, tout en contenant des éléments très contemporains...*

MALTE UBENAUF Anna Viebrock s'intéresse toujours à l'époque de la création des pièces ou des opéras sur lesquels elle travaille. Elle aime savoir quel décor a été originalement conçu et laisse toujours dans ses scénographies des traces de ses recherches. En réalité, les espaces scéniques qu'elle invente ne sont jamais purement historiques, mais recèlent toujours une histoire qui leur est propre. Anna Viebrock joue de ces moments de reconnaissance, mais les met constamment à distance, afin qu'un point de vue actuel renverse et bouleverse ce qui apparaissait jusqu'alors comme historique. Il en est ainsi de la scénographie de *Meine faire Dame*. Le laboratoire de langues est historique – au sens strict du terme –, puisque c'est un dispositif original, appartenant au temps lointain où l'on utilisait encore des bandes magnétiques. L'escalier majestueux rappelle des intérieurs bourgeois anglo-saxons. En revanche, l'écran plat est bien d'aujourd'hui, tout comme l'émission de télévision. Ces éléments contemporains font de la scénographie un leurre et brouillent le contexte historique.

JEAN-FRANÇOIS PERRIER *Définiriez-vous ce spectacle comme une parodie ?*

MALTE UBENAUF Non. Bien au contraire. Christoph Marthaler et sa troupe prennent au sérieux les interrogations essentielles de *My Fair Lady*. Si les situations résultant des multiples facettes de cet échec communicationnel sont comiques, cela est uniquement dû aux mécanismes de «ratage» qui sont mis en œuvre. Je ne pense pas qu'elles soient seulement comiques. Pour moi, elles sont assez émouvantes.

Propos recueillis par Jean-François Perrier et traduits par Marion Siéfert pour le Festival d'Avignon



© Judith Schlos

La représentation

LE METTEUR EN SCENE : CHRISTOPH MARTHALER

Biographie

« Je suis Suisse, on n'y peut rien changer », dit de lui-même Christoph Marthaler, qui est en effet né à Erlenbach, dans le canton de Zurich, en 1951. Ses études musicales – il travaille entre autres le hautbois et la flûte – l'amènent à tenter quelques expériences de free jazz à base d'instruments anciens. Formé à l'école de Jacques Lecoq, dont il suit les cours pendant deux ans sans renoncer à la musique, il travaille pendant les années 70 au Neumarkttheater de Zurich, aux côtés de Horst Zanki, en tant que musicien de théâtre. En 1979, il fait à ce titre une tournée à travers toute la Suisse au sein du « Schaubude » de Peter Brogle. Ses premiers projets musico-théâtraux, d'inspiration néo-dadaïste (Erik Satie, Kurt Schwitters) datent du début des années 80 et sont présentés sur des scènes alternatives zurichoises. Dans la décennie suivante, ses mises en scène au Théâtre de Bâle (où il est invité par Frank Baumbauer dès 1988), au Festival de Salzbourg, à la Deutsche Schauspielhaus de Hambourg et à la Volksbühne de Berlin confirment sa réputation de créateur théâtral, dont les œuvres contribuent à abolir les distinctions entre théâtre à texte et théâtre musical. Mais le spectacle qui lui valut une notoriété internationale, monté en 1993 à la Volksbühne, fut un requiem pour la RDA (Murx den Europäer ! Murx ihn ! Murx ihn ! Murx ihn ab !, 1993). La même année, Frank Baumbauer est nommé à la tête du Schauspielhaus de Hambourg et offre à Marthaler l'occasion de créer certains de ses spectacles les plus mémorables : *Faust. Wurzel aus 1+2* (Faust. Racine de 1+2) d'après Goethe ; *Die Hochzeit* (Le Mariage), de Canetti ; *Kasimir und Karoline*, de Horváth ; ainsi que les projets *Die Stunde Null oder Die Kunst des Servierens* (L'Heure zéro ou L'art de servir), qui tourna dans le monde entier, et *Die Spezialisten, ein Gedenktraining für Führungskräfte*. Du côté de la Volksbühne, des travaux inspirés de Shakespeare ou Tchekhov succèdent à Murx den Europäer... ; c'est également sur cette scène qu'il met en scène *La Vie parisienne*, d'Offenbach, sous la direction de Sylvain Cambreling. Marthaler devient dès lors un metteur en scène d'opéras : *Pelléas et Mélisande* de Debussy, *Luisa Miller* et *La Traviata* de Verdi, *Fidelio* de Beethoven, *Pierrot Lunaire / Quatuor pour la fin du temps* de Schönberg / Messiaen, *Katia Kabanova* de Janacek, *Les Noces de Figaro* de Mozart, *Wozzeck* d'Alban Berg... Marthaler, qui a dirigé de 2000 à 2004 le Schauspielhaus de Zurich, est aujourd'hui reconnu comme l'un des principaux metteurs en scène du domaine allemand. A l'Odéon-Théâtre de l'Europe, il a présenté *Was ihr wollt* (La nuit des rois), de Shakespeare (2002) ; *Dantons Tod* (La mort de Danton), de Büchner (2003) ; *Seemannslieder* (La Bonne espérance), d'après Herman Heijermans (2004) ; *Maeterlink*, d'après Maurice Maeterlink (2007). Artiste associé du Festival d'Avignon en 2010, Marthaler a obtenu le Prix Konrad Wolf 1996 (décerné par l'Académie de Berlin), le Prix Nestroy, le Prix du Théâtre Européen. En 1997, il a partagé le Prix de Théâtre du Land de Bavière avec sa décoratrice et costumière attitrée, Anna Viebrock ; en 2011, il a également été distingué par le Prix Fritz Kortner et par l'Anneau Reinhart, la plus haute distinction pour une personnalité du théâtre suisse.

Daniel Loayza



© Mara Truog

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT

Meine faire Dame. Ein sprachlabor

LA PIÈCE

La musique

La musique, la langue ; la satire, la mélancolie : tous les ingrédients qui fondent le théâtre drôlement musical de Christoph Marthaler sont ici réunis, et l'on ne s'étonne guère que celui-ci ait toujours eu envie de porter à la scène cette comédie musicale, lui qui n'a cessé, en un sens, de réinventer le genre. [...] De ce combat entre la langue et la musique, c'est, comme il fallait s'en douter, cette dernière qui sortira victorieuse, s'affirmant comme le meilleur des moyens d'émancipation. Car pour Christoph Marthaler, enfant illégitime et virtuose de Jacques Lecoq, Dario Fo et Pina Bausch, rien ne semble valoir le plaisir de chanter ensemble. »



© Judith Schlosser

TRACKLIST

Bryan Adams

(Everything I do) I do it for you

DÖF

Codo

John Dowland

Flow, my tears

Friedrich Hollaender

Wenn ich mir was wünschen dürfte

Frederick Loewe

My Fair Lady (extraits)

Jules Massenet

Manon, air de «Des Grieux»

Carl Millöcker

Gasparone, air «Dunkelrote Rosen»

Joseph Mohr/Franz Xaver Gruber/John Freeman Young

Silent night

Wolfgang Amadeus Mozart

La Flûte enchantée, acte II, «Marche des prêtres»

Maurice Ravel

Pavane pour une infante défunte (extrait)

Robert Schumann

12 Gedichte, op. 35, lied «Wer machte dich so krank?»

Kinderszenen, op. 15, «Der Dichter spricht»

Richard Wagner

Lohengrin, choral «Des Reinen Arm gib Heldenkraft» ;
«Gralserzählung»

WHAM!

Last Christmas

Carl Maria von Weber

Der Freischütz, ouverture et extrait choral

«Oh lass Hoffnung dich beleben»

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT

Meine faire Dame. Ein sprachlabor

La scénographie

Anna Viebrock

Anna Viebrock a su très tôt qu'elle travaillerait dans les théâtres. Après des études de philosophie et d'histoire de l'art, et six années de scénographie à l'Académie des Arts de Düsseldorf, elle intègre le théâtre de Francfort au poste d'assistante aux costumes et aux décors. C'est le début d'une carrière qui la mène à Heidelberg, Bonn, Stuttgart, Bâle, travaillant en particulier pour le metteur en scène Jossi Wieler. Grâce à l'intendant de la Schauspielhaus de Hambourg, Frank Baumbauer, elle rencontre en 1991 Christoph Marthaler et lui invente son premier « lieu à jouer » pour la pièce *L'Affaire de la rue de Lourcine* de Labiche. Commence alors une collaboration très étroite avec ce metteur en scène qui trouvera en elle une artiste indispensable à sa création. Ensemble, ils proposent des spectacles d'anthologie, *Faust racine carré de 1+2*, *Stunde Null*, *Casimir et Caroline* de Horváth, avant de rejoindre la Volksbühne de Berlin pour créer *Murx den Europäer ! Murx ihn ! Murx ihn ! Murx ihn ! Murx ihn ab ! (Bousille l'Européen ! Bousille-le ! Bousille-le ! Bousille-le ! Bousille-le bien !)* qui sera à l'origine de la reconnaissance européenne du travail de ce duo. Entre 2000 et 2004, Anna Viebrock participe à l'aventure de la Schauspielhaus de Zurich, qu'elle quitte avec ses amis, lorsque les édiles zurichois mettent fin au mandat de directeur de Christoph Marthaler, un an avant son terme. Travaillant également pour l'opéra, Anna Viebrock est aussi metteuse en scène et signe régulièrement des spectacles à mi-chemin entre théâtre et musique, dont le dernier, *Wozuwozuwozu*, a été créé cette année à la Schauspielhaus de Cologne. Elle n'en poursuit pas moins sa collaboration avec Christoph Marthaler avec qui elle investira la Cour d'honneur du Palais des papes. Au Festival d'Avignon, elle a déjà présenté avec lui *Groundings*, une variation de l'espoir en 2004 et *Riesenbutzbach. Eine Dauerkolonie (Riesenbutzbach. Une colonie permanente)* en 2009.

Jean-François Perrier, avril 2010

Anna Viebrock est une artiste qui invente des « espaces à jouer ». Elle les crée en s'inspirant de ce qu'elle perçoit du réel, de l'architecture des villes qu'elle traverse, des objets qu'elle remarque, des ambiances diverses qui l'imprègnent dans ses incessantes promenades. Elle construit d'abord des maquettes avec une précision absolue dans l'établissement des proportions, dans le choix des matériaux et des couleurs, dans l'intégration des accessoires. En les exposant, accompagnée de ses carnets et notes de travail, notamment ceux qui ont précédé la création de *Papperlapapp*, Anna Viebrock propose de suivre intégralement sa démarche artistique. On comprend comment elle décale le réel, comment elle mêle des éléments de notre vie quotidienne qui ne devraient pas se rencontrer. Ces miniatures sont aussi l'expression de l'humour qui habite le travail de cette plasticienne de l'espace théâtral. En associant le concret et l'abstrait, en étant dans et hors le cadre de scène traditionnel, elle densifie les lieux, les rend poétiques et merveilleux, se permettant de créer des portes de quatre mètres de haut et de poser des réverbères au milieu des salons et des bureaux. Ses lieux fermés - salles de fêtes, restaurants, intérieurs de maisons, carlingues d'avions - sont pour les metteurs en scène avec lesquels elle travaille, et en particulier Christoph Marthaler, des espaces fascinants qui leur laissent toute liberté pour inventer. En découvrant près de trente maquettes, trente « modèles de travail », mais également des éléments de scénographie grandeur nature, nous comprenons comment se crée l'espace de la représentation et basculons, avec Anna Viebrock, de l'autre côté du miroir. Là où les rêves prennent forme avant de grandir démesurément et de devenir des lieux de théâtre fascinants.

Jean-François Perrier, Source : <http://www.festival-avignon.com>



© Jean Chollet

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT

Meine faire Dame. Ein sprachlabor

Anna Viebrock et Christoph Marthaler

« Avant de travailler avec Christophe Marthaler, je me situais dans un mode plus traditionnel avec des recherches de documentations dans différents livres ou en consultant des images en rapport avec l'œuvre qui sera représentée. Lorsque j'ai commencé à travailler avec Christophe nous avons envisagé les projets avec une plus grande liberté. Je me souviens de promenades avec lui dans la ville de Lisbonne, pour se nourrir directement de l'environnement urbain et des traces du passé, les plus souvent à partir des espaces publics. Ces sont des choses qui m'inspirent et me permettent de répondre concrètement à ses besoins dramaturgiques, notamment en créant des espaces à même de contribuer à l'expression d'un univers et d'un climat, en travaillant beaucoup sur les variations ou déformations des proportions».

Anna Viebrock, Source : Actualité de la scénographie n°173

Les espaces créés par Anna Viebrock en parfaite complicité avec Christoph Marthaler possèdent une âme de personnage à part entière. Ils sont habités. Marthaler dit d'eux qu'ils sont «inspirants». Disons qu'ils sont inspirés jusque dans les matières et matériaux qui les constituent.

Maïa Bouteillet, «Christoph Marthaler, un théâtre du signe» in Ubu n°39 : Scènes d'Europe, juillet 2006. pp 82-83.



© Walter Mair



© Walter Mair

L'équipe artistique

Tora Augestad

Née en 1979 à Bergen (Norvège), la chanteuse et actrice Tora Augestad fait ses études à l'Académie de musique classique et de jazz d'Oslo et de Stockholm, se consacrant au répertoire des XXe et XXIe siècles. Elle est membre de l'Ensemble Trygve Seim et de l'Ensemble Music for a While, qu'elle a fondé en 2004 avec un groupe de musiciens de jazz norvégiens réputés. Leur album *Weill Variations* est paru en 2007. Depuis 2009, l'ensemble se produit au Kurt Weill Fest de Dessau. Son album le plus récent, avec le contrebassiste Uli Fussenegger, contient *Lotofágos* de Beat Furrer et a été chaudement salué par la critique.



© Thomas Olsen

Karl-Heinz Brandt

Le ténor allemand, Karl-Heinz Brandt, a étudié le chant à la Musikhochschule de Detmold et complété ses études en master-class avec René Jacobs, Max van Egmond et KS Erika Köth. Depuis 1998-1999, il est membre de la troupe du Théâtre de Bâle. Il y a chanté dans de nombreuses productions dont les trois dernières mises en scène de H. Wernicke, avec la musique de JS Bach, Heinrich Schütz et George Frideric Handel. Pendant la saison 2003-2004 il a joué dans cinq productions différentes de Mozart au Staatsoper de Hanovre.



© Basel Theater

Carina Braunschmidt

Carina Schmidt Brown est née à Munich et a grandi en Suisse. Elle a étudié le théâtre à l'école Otto-Falkenberg à Munich. Après cela, elle a travaillé aux Jeux de Munich et fut membre permanente du Théâtre de Lucerne sous la direction de Barbara Mundel. Elle travaille actuellement avec Joachim Schloemer et Fritz Hauser, Christian Zehnder et Christoph Marthaler. Carina Braunschmidt est entrée en 2006 au Théâtre de Bâle.



© SBKV

Graham F. Valentine

L'acteur écossais Graham F. Valentine a étudié à l'école Jacques Lecoq à Paris. Il a souvent collaboré avec des metteurs en scène tels que Deborah Warner, Claude Régy, Christophe Marthaler et a été pendant un temps associé à la Schauspielhaus de Zurich. Après cette période, il a souvent travaillé en collaboration avec Stephan Müller, Oliver Sturm et Clemens Sien Knecht. Il joue également pour des opéras. Il a ainsi récemment joué à l'Opéra National de Paris et au Concertgebouw d'Amsterdam. Il a travaillé sur des films comme *Farinelli* (Corbiau) et *The Baby of Macon* (Peter Greenaway).



© viaamseopera

Nikola Weisse

Formée à l'Ecole d'art dramatique de Westphalie à Bochum, Nikola Weisse a joué dans de nombreux théâtres tels le Staatstheater de Hanovre, le théâtre de Berlin, le Théâtre de Bâle et le Schauspielhaus de Zurich. Elle a également joué dans différents films, notamment «*L'assistant*» par Thomas Körfer et «*Jack the Ripper*» avec Klaus Kinski. En tant qu'actrice, elle a travaillé, entre autres, avec Frank Patrick Steckel, Jürgen Gosch, Herbert Wernicke, Christoph Marthaler, Stefan Pucher, Falk Richter et Elias Perrig. Depuis la saison 2006/2007 Nikola Weisse est engagée au Théâtre de Bâle.



© AyseYavas

Michael von der Heide

Michael von der Heide (né le 16 octobre 1971 à Amden) est un musicien, chanteur et comédien suisse. Il passe son enfance dans le village d'Amden avant de déménager en Suisse romande en 1987. Il y suit des cours de chant et donne un concert à Nyon. En 1989, il débute une formation d'infirmier à Winterthur. En parallèle, il se perfectionne grâce à divers cours : chant, jazz, rock, etc. En 1994, il fait un séjour de six mois à Londres puis revient en Suisse en 1995 où il remporte le prix suisse de la scène «*Goldener Thunfisch*» pour ses concerts avec Lili the Pink. Il décide alors de se consacrer entièrement à la musique.



© Patrick Mettraux

Pistes d'analyse

LE DETERMINISME SOCIAL

Définition de l'habitus

L'habitus a d'abord une signification métaphysique ; il indique une certaine manière d'être du sujet. Il s'agit alors de l'habitus prédicamental qui est la dixième des catégories distinguées par Aristote. Mais on trouve également l'habitus en psychologie et en morale : l'habitus est ce par quoi un sujet se trouve bien ou mal disposé à l'égard d'une fin (in ordine ad finem). Le rapport de cette disposition à la fin poursuivie est essentielle car l'habitus est nécessairement une modification bonne ou mauvaise. Une disposition vers la fin véritable, vers le vrai, est bonne ; dans le cas contraire elle est mauvaise. C'est pourquoi la définition classique de l'habitus est la suivante :

L'habitus est une disposition ajoutée à la puissance, et par laquelle la puissance se trouve bien ou mal orientée vers son acte propre.

L'habitus est naturel s'il est donné par la nature ; il est acquis s'il provient de la répétition d'actes spécialement choisis ou subis : jouer du piano, fumer la pipe. Le signe de l'habitus est donné par la façon dont la « puissance » passe à son acte propre : lorsqu'on agit (faciliter) avec spontanéité (sponte), perfection (perfecte) et délectation (delectabiliter), c'est le signe que la « puissance » jouit de son habitus.

Éléments de Logique Classique : l'art de penser, juger et de raisonner
François Chenique, L'Harmattan, 2006.

Déterminisme social selon Bourdieu

Bourdieu oppose l'habitus – concept initialement aristotélicien mais qu'il repense entièrement, notamment à partir de la philosophie française contemporaine – à l'action en apparence libre, mais en réalité déterminée par ses conditions sociales de production. À côté de l'habitus individuel, il existe donc aussi un habitus social, un ensemble de dispositions plus ou moins permanentes, produites par la société, ou, plus précisément, par l'idéologie des classes sociales dominantes. Il y a aussi selon Bourdieu un véritable déterminisme social, dont les effets perniciose se font sentir aussi bien dans l'organisation de la société que dans le langage et la manière d'être de chacun.

[...]

Cette analyse philosophique s'accompagne bien évidemment chez Bourdieu d'une étude serrée des effets néfastes de l'habitus sur le tissu social, l'habitus étant alors considéré comme le véritable vecteur de la domination. La portée politique de ce concept est indéniable. C'est en effet sur l'habitus que notre auteur axe sa réflexion sur la violence symbolique, violence qui ne s'exerce pas directement mais emprunte le masque de l'idéologie dominante.

[...]

Bourdieu ne croit pas en effet qu'il soit possible de mettre un terme au déterminisme social reposant sur les habitus individuels, n'envisage pas, en d'autres termes, que le sujet puisse se défaire de l'inertie qu'implique l'habitus et sortir de l'état d'aliénation.

Habitus, corps, domination – sur certains présupposés philosophiques de la sociologie de Pierre Bourdieu, Hong Sung-Min, L'Harmattan, collection « logiques sociales ».1999

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT

Meine faire Dame. Ein sprachlabor

D'AUTRES RELATIONS CREATEUR / CREATURE

Arnolphe/Agnès dans *L'École des femmes* de Molière

ACTE 2

SCENE II

ARNOLPHE [...]

Par cœur dans le couvent doit savoir son office,
Entrant au mariage il en faut faire autant :
Et voici dans ma poche un écrit important
Qui vous enseignera l'office de la femme.
J'en ignore l'auteur : mais c'est quelque bonne âme.
Et je veux que ce soit votre unique entretien.
(Il se lève.)
Tenez : voyons un peu si vous le lirez bien

AGNES lit

LES MAXIMES DU MARIAGE
OU LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIÉE,
AVEC SON EXERCICE JOURNALIER.

Ire. MAXIME.

Celle qu'un lien honnête,
Fait entrer au lit d'autrui :
Doit se mettre dans la tête,
Malgré le train d'aujourd'hui,
Que l'homme qui la prend, ne la prend que pour lui.

ARNOLPHE Je vous expliquerai ce que cela veut dire.
Mais pour l'heure présente il ne faut rien que lire.

AGNÈS poursuit.

Ite MAXIME.

Elle ne se doit parer,
Qu'autant que peut désirer
Le mari qui la possède.
C'est lui que touche seul le soin de sa beauté ;
Et pour rien doit être compté :
Que les autres la trouvent laide.

III^e MAXIME.

Loin, ces études d'œillades,
Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
Et mille ingrédients qui font des teints fleuris.
À l'honneur tous les jours ce sont drogues mortelles.
Et les soins de paraître belles
Se prennent peu pour les maris.

IV^e MAXIME.

Sous sa coiffe en sortant, comme l'honneur l'ordonne,
Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups
Car pour bien plaire à son époux,
Elle ne doit plaire à personne.

V^e MAXIME.

Hors ceux, dont au mari la visite se rend,
La bonne règle défend
De recevoir aucune âme.
Ceux qui de galante humeur,
N'ont affaire qu'à Madame,



© Pascal Victor



© Pascal Victor

N'accommodent pas Monsieur.

VIe MAXIME.

Il faut des présents des hommes
Qu'elle se défende bien.
Car dans le siècle où nous sommes
On ne donne rien pour rien.

VIIe MAXIME.

Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,
Il ne faut écritoire, encre, papier ni plumes.
Le mari doit, dans les bonnes coutumes,
Écrire tout ce qui s'écrit chez lui.

VIIIe MAXIME.

Ces sociétés dérégulées,
Qu'on nomme belles assemblées,
Des femmes tous les jours corrompent les esprits.
En bonne politique on les doit interdire ;
Car c'est là que l'on conspire
Contre les pauvres maris.

[...]

XIe MAXIME...

ARNOLPHE Vous achèverez seule, et pas à pas tantôt
Je vous expliquerai ces choses comme il faut.
Je me suis souvenu d'une petite affaire.
Je n'ai qu'un mot à dire, et ne tarderai guère.
Rentrez et conservez ce livre chèrement.
Si le notaire vient, qu'il m'attende un moment.

SCENE III

ARNOLPHE Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.
Ainsi que je voudrai, je tournerai cette âme.
Comme un morceau de cire entre mes mains elle est,
Et je lui puis donner la forme qui me plaît.
Il s'en est peu fallu que, durant mon absence,
On ne m'ait attrapé par son trop d'innocence.
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité,
Que la femme qu'on a pêché de ce côté.
De ces sortes d'erreurs le remède est facile,
Toute personne simple aux leçons est docile :
Et si du bon chemin on l'a fait écarter
Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.
Mais une femme habile est bien une autre bête.
Notre sort ne dépend que de sa seule tête :
De ce qu'elle s'y met, rien ne la fait gauchir,
Et nos enseignements ne font là que blanchir
Son bel esprit lui sert à railler nos maximes,
À se faire souvent des vertus de ses crimes :
Et trouver, pour venir à ses coupables fins,
Des détours à duper l'adresse des plus fins

Son bel esprit lui sert à railler nos maximes,
À se faire souvent des vertus de ses crimes :
Et trouver, pour venir à ses coupables fins,
Des détours à duper l'adresse des plus fins

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT

Meine faire Dame. Ein sprachlabor

D'AUTRES RELATIONS CREATEUR / CREATURE

Le docteur Victor Frankenstein / son monstre dans *Frankenstein ou le Prométhée moderne* de Mary Shelley (1817)

Ce fut par une sinistre nuit de novembre que je parvins à mettre un terme à mes travaux. Avec une anxiété qui me rapprochait de l'agonie, je rassemblai autour de moi les instruments qui devaient donner la vie et introduire une étincelle d'existence dans cette matière inerte qui gisait à mes pieds. Il était une heure du matin et la pluie frappait lugubrement contre les vitres. Ma bougie allait s'éteindre lorsque tout à coup, au milieu de cette lumière vacillante, je vis s'ouvrir l'oeil jaune stupide de la créature. Elle se mit à respirer et des mouvements convulsifs lui agitèrent les membres.

Comment pourrais-je décrire mon émoi devant un tel prodige ? Comment pourrais-je dépeindre cet être horrible dont la création m'avait coûté tant de peines et tant de soins ? Ses membres étaient proportionnés et les traits que je lui avais choisis avaient quelque beauté. Quelque beauté ! Grand Dieu ! Sa peau jaunâtre, tendue à l'extrême, dissimulait à peine ses muscles et ses artères. Sa longue chevelure était d'un noir brillant et ses dents d'une blancheur de nacre. Mais ces avantages ne formaient qu'un contraste plus monstrueux avec ses yeux stupides dont la couleur semblait presque la même que celle, blême, des orbites. Il avait la peau ridée et les lèvres noires et minces.

Les avatars multiples de l'existence ne sont pas aussi variables que les sentiments humains. J'avais, pendant deux ans, travaillé sans répit pour donner la vie à un corps inanimé. Et, pour cela, j'avais négligé mon repos et ma santé. Ce but, j'avais cherché à l'atteindre avec une ardeur immodérée – mais maintenant que j'y étais parvenu, la beauté de mon rêve s'évanouissait et j'avais le cœur rempli d'épouvante et de dégoût.

***Frankenstein ou le Prométhée moderne*, Mary Shelley. Édition Diogène ebooks. 1817.**



Frankenstein, film de James Whale (1931).

UN LABORATOIRE DE LANGUE : L'APPRENTISAGE PAR LA REPETITION

Ouverture de *Meine faire Dame*

Graham (derrière la porte, après les accords de fin) :

Where the devil are my slippers?

Entrée de Graham.

Bendix: You have them on.

Graham regarde ses pieds, va au bureau, met ses écouteurs Chitterabob

Graham: Are you sitting comfortably?

Tora: Are you sitting comfortably?

Graham: No. Are you sitting comfortably?

Tora acquiesce

Graham: Then I'll begin.

Tora: Then I'll begin.

Graham: No. Then I'll begin.

Graham: ...Is your mouth quite open... ?

Then send your song, down the nose.

All together : Mary Ann... every sunday.

Then memorize the song for monday.

Mary Ann...

How many days are in November?

How many days are in September?

How many days are in December?

There was a man, and his name was Dob,

And he had a wife, and her name was Mob,

And he had a dog, and he called it Cob,

And she had a cat called Chitterabob.

And he had a wife.

Graham: No. Wife. wi. All together.

Tous, en désordre : « wi » wife (comme écorché)

Graham: All together: Chitterabob.

Tous, plusieurs fois : Chitterabob.

Cob, says Dob,

Chitterabob, says Mob.

Cob was Dob's dog,

Chitterabob Mob's cat.

Extrait disponible sur <http://www.art-tv.ch>



La méthode Assimil

« Depuis 1929, Assimil propose une méthode simple et efficace pour l'auto-apprentissage de langues. Cette méthode miracle permet aujourd'hui l'étude d'une centaine de langues et est présente dans plus de 70 pays. [...] Ce qui rend la méthode Assimil originale et la différencie des autres, c'est le principe de l'assimilation intuitive avec une phase passive où l'on s'imprègne de la langue, et une phase active qui commence à la cinquantième leçon, où l'on reprend une à une les leçons, en parallèle de la phase passive.

Améliorée au fil des années, la méthode Assimil reste une référence en matière d'apprentissage des langues. »

Cedric Cousseau, « apprendre les langues », *Petit futé Mag.* Mars-avril 2012.

Pour aller plus loin : scène d'entraînement dans *My faire Lady*:

<http://www.youtube.com/watch?v=l8CID-bXgo4&feature=related>



My Fair Lady, George Cukor 1964.

C'est en travaillant sur une méthode Assimil que Ionesco écrit sa *Cantatrice*. Et comme dans toutes les méthodes Assimil, bien sûr, il y a des personnages qui conversent, les Smith et les Martin. Ionesco va continuer l'expérience à la scène, en quelque sorte, en faisant de ces personnages, qu'il a connus dans la méthode Assimil, les protagonistes de son théâtre, et en leur prêtant des propos tout aussi ridicules, tout aussi burlesques que ceux qui existent dans cette méthode Assimil. Par exemple deux phrases : « le plancher est en bas, le plafond est en haut », vont être reproduites textuellement dans la pièce et créent évidemment chez le spectateur, alors que ce sont des phrases d'une extrême banalité, une impression de profonde étrangeté, parce que brusquement le spectateur ne sait plus exactement ce qu'il entend. Il est très surpris par la banalité des propos. Laurent Raphaël Enthoven, *L'Absurde*. Fayard, 2010.

Pour aller plus loin...

BIBLIOGRAPHIE

CHION Michel, *La comédie musicale*. Cahier du cinéma, SCEREN-CNDP. Paris, 2002.

LERNER Alan Jay, *The Street where I live*, Norton and Compagny. New York, 1978

OVIDE, *Les métamorphoses*, Livre X. Traduction : Olivier Sers, Larousse. Paris, 2010.

STOICHITA Victor Ieronim *L'effet Pygmalion : pour une Anthropologie historique des simulacres*, Droz. Paris, 2008.

SHAW George Bernard, *Pygmalion*. Traduction : Michel Habart, L'Arche. Paris, 1997.

SARRAZAC Jean-Pierre, *La représentation rhapsodique : Lorsque la scène invente le texte (Simon McBurney, Romeo Castellucci, Pippo Delbono, Christoph Marthaler, François Tanguy)*. SISN. Paris, 2010.

Revue de presse

LIBERATION.FR

Critique Avignon. «*My Fair Lady*», prétexte à une envolée loufoque en musique et dérision.
Par RENÉ SOLIS Envoyé spécial à Avignon, le 9 juillet 2012

De l'humour de Christoph Marthaler, la première séquence donne une idée précise. Le pianiste (Bendix Dethleffsen) débarque dans un lieu au statut imprécis, tenant du laboratoire de langues - avec ses cabines, ses magnétophones et casques -, du studio de répétition, du débarras et de l'appartement en duplex (escalier à rampe collé contre un mur). Le pianiste, donc, ne paie pas de mine, costume étriqué, coiffure improbable (cheveux relevés en corne, de part et d'autre de la raie au milieu) : un cousin allemand des Deschiens (il existe une parenté physique entre les acteurs de Jérôme Deschamps et ceux de Christoph Marthaler).

Il s'installe au piano et se met à jouer, divinement bien. Au bout d'un moment, un écran de télévision s'allume, la caméra est braquée sur le clavier et les mains du musicien. Dans la salle, les rires commencent à fuser : les gestes sur l'écran sont d'une maladresse qui contredit la virtuosité de ce qu'on entend. Et nombre de spectateurs s'imaginent alors que le type au piano n'est qu'un pantin qui s'active sur une musique préenregistrée. Sauf que c'est l'inverse : il joue vraiment, et les images maladroitement ont été préenregistrées. Le décalage et le numéro de cirque sont là, mais la perspective a été renversée.

Comique. L'élégance de ce début donne le «la» : *Meine Faire Dame* est un spectacle tout en finesse absurde, où les deux ingrédients essentiels de l'univers de Marthaler - dérision et mélancolie - alternent plus qu'ils ne se mêlent. Dans la comédie musicale - elle même inspirée du Pygmalion de George Bernard Shaw - qui sert de prétexte au spectacle, un éminent professeur se propose de corriger l'accent et de faire l'éducation d'une jeune fleuriste. Dans le spectacle, le professeur (Graham F. Valentine) est là, et la jeune fleuriste aussi, mais elle n'est pas seule à suivre les cours de bonne diction.

Dans leurs cabines, face au bureau du professeur et à la salle, ils y mettent plus ou moins de bonne volonté. A tous ceux qui ont souffert devant leurs cassettes, terrifiés d'avance d'entendre la voix du professeur dans le casque, la scène rappellera de mauvais souvenirs. Marthaler ne manque pas d'en tirer toute la folie comique - la salle est pliée en deux -, tout en y introduisant le sens de l'harmonie qui le caractérise et passe toujours par le recours à la musique.

Wham ! Les personnages devraient être totalement ridicules, mais la qualité de leur chant et de leurs gestes leur donne une dignité contrastant avec la situation. Tout le spectacle baigne dans un doux délire ; le joueur d'harmonium, pendant du pianiste virtuose, est le monstre de Frankenstein, la jeune fille au bras en écharpe n'arrête pas de se demander comment descendre un escalier dont elle ne peut saisir la rampe, une hôtesse de l'air débarque avec des plateaux-repas, le professeur et la dame plus âgée se disputent sur des chaises à roulettes. Et ils chantent, sans se lasser, du Mozart (la Flûte enchantée), du Wagner (Parsifal), du Schumann, des tubes pop (Last Christmas de Wham !) ou des extraits de *My Fair Lady* (You Did It !), toute médiocrité bue, comme si la musique devait leur survivre.

TÉLÉRAMA

En transformant la « Fair Lady » de Cukor et Bernard Shaw en « Faire Dame », Christoph Marthaler s'est bien amusé ! A faire coexister les langues et les accents (de l'anglais scandinave britannique au suisse-allemand le plus local), à dissoudre les situations jusqu'à n'en retenir que quelques archétypes, à noyer les mélodies originales dans son corpus personnel (de La Flûte enchantée à la pop en passant par les viennoiseries de circonstance).

Si le facétieux Suisse-Allemand a toujours tissé son théâtre d'images et de sensations d'un fil d'or musical, cet opus-là, créé il y a deux ans, est une comédie musicale pur jus portée par des chanteurs hors pair tandis que l'accompagnement au piano s'y fait en direct. On y danse, aussi ! Marthaler contient l'argument en une phrase (le Pr Higgins veut apprendre l'anglais le plus parfait à la petite Doolittle) et l'illustre avec application : il consigne ses six interprètes dans un sprachlabor — un labo de langues —, avec cabines individuelles. Emperuqués et cachés derrière de lourdes lunettes, moulés dans leurs habits seventies mal copiés, les impétrants ânonnent ou fayotent en faisant des trilles. Le répétiteur, en pantoufles et prince-de-galles trois pièces, leur tend des pièges. Quand ils se lâchent, ils surarticulent jusqu'à l'extase. Et l'on rit beaucoup. — Emmanuelle Bouchez

LA TERRASSE N°204 (PUBLIÉE LE 29 NOVEMBRE 2012)

Christophe Marthaler s'amuse avec la célèbre comédie musicale *My fair Lady*...

Le réel parfois file de travers, et plus souvent encore chez Marthaler. Comme s'il sortait de ses gongs tout discrètement et laissait glisser de quelques interstices cachés une folie douce à faire craquer les jointures de la normalité. Plus que jamais, le metteur en scène suisse-allemand exerce ici son art du décalage sur *My fair Lady*, célèbre comédie musicale américaine de Lerner et Loewe inspirée du *Pygmalion* de George Bernard Shaw, qu'il transforme en *Meine faire Dame*. Un laboratoire des langues. De l'histoire, il retient l'argument : l'éminent Professeur Higgins entend mettre en pratique ses théories linguistiques et apprendre à Eliza Doolittle, jeune fille des milieux populaires, vendeuse de violettes, à parler un anglais parfait pour en faire une femme distinguée. En facétieux rebelle, il s'applique à saboter consciencieusement cet idéal d'une communication parfaite passant par le langage et le bon usage des mots. Et pour ce faire, plante le décor dans un laboratoire de langues, avec petites cabines individuelles, casques et magnétophones.

L'art du ratage

Quelque chose cloche pourtant dans ce cadre hyperréaliste, qui figure aussi un appartement en duplex et un studio de répétition. Est-ce l'escalier, d'une banalité fonctionnelle, qui évoque au loin-tain le faste victorien ? Est-ce Frankenstein qui se met au piano ? Ou bien ces personnages emperruqués et gauches, habillés version années 70, avec leurs sous-pulls en nylon, leurs costumes étriqués et leurs coiffures improbables, ridicules autant qu'attachants dans leurs maladresses et leurs tentatives éperdues. Ou encore ces vidéos qui trahissent la réalité sensément captée en direct. Christoph Marthaler raboute des bribes de dialogues, s'amuse avec sa partition, enrave la mécanique d'une précision horlogère par le comique de répétition... dévoile la solitude muette de ces êtres qui rêvent sans doute en silence. Alors ils chantent – des airs de *My Fair Lady*, mais aussi de *La Flûte enchantée*, des Scènes d'enfants de Schumann, la chanson Douce nuit, sainte nuit et le tube de Wham !, *Last Christmas*... Cette dérision et cette mélancolie rêveuse, où la cruauté grégaire juxte la détresse, réjouit et touche au cœur mais, malgré le talent de la troupe, s'épuise doucement et peine à tenir sur la durée. Gwénola David

LE MONDE.FR

My Fair Lady, le Marthaler dont on sort en chantant

LE MONDE | 10.07.2012 • Par Fabienne Darge

Bienheureux ceux qui ont pu ou pourront voir le nouveau spectacle de Christoph Marthaler, qui n'a malheureusement été programmé que trois petits soirs au Festival d'Avignon (il sera à Paris, au Théâtre de l'Odéon, en décembre). Bienheureux, oui, vraiment, les chanceux qui entrent dans cette bulle musicale et poétique dont on sort, dans la nuit provençale, avec la sensation de ne plus toucher terre.

L'idée de départ était amusante : le maître suisse de l'horlogerie théâtrale adaptant à son univers doucement décalé *My Fair Lady*, la célèbre comédie musicale d'Alan Jay Lerner et Frederick Loewe, adaptée au cinéma par George Cukor avec Audrey Hepburn dans le rôle d'Eliza Doolittle, la petite fleuriste à qui le professeur Higgins fait subir les pires tortures pour lui apprendre à parler «correctement». Mais, évidemment, Marthaler n'adapte pas. Il crée avec *Meine Faire Dame, ein Sprachlabor (My fair Lady, un laboratoire de langues)* une variation très libre, et une merveille d'émotion et de drôlerie sur laquelle on craindrait presque de plaquer trop de mots de peur de l'alourdir. Posons tout de même le décor : le fameux laboratoire de langues annoncé par le titre, reconstitué par la scénographe habituelle du metteur en scène, la géniale Anna Viebrock, avec une telle précision hyperréaliste que l'on croirait que cet ensemble a toujours été là, dans son jus, dans cette salle de spectacle de Vedène où se donne la pièce.

Un summum d'absurdité burlesque

C'est dans cet espace, avec ses box individuels séparés par des cloisons, ses chaises en plastique et ses fauteuils de bureau à roulettes, qu'évoluent des héros marthalériens à l'humanité toujours fragile et légèrement inadaptée, dans leurs vêtements années 1960-1970 qu'affectionne le metteur en scène - sous-pulls en nylon, robes à fleurs et pantalons en Tergal. Une petite communauté de sept personnes, trois femmes et quatre hommes, sans compter le pianiste, à droite (Bendix Dethleffsen), et l'organiste, à gauche (Mihai Grigoriu), qui ressemble à Frankenstein.

Une petite communauté qui tente de vivre ensemble, de s'aimer et, surtout, de communiquer, cette

dernière mission s'avérant à peu près impossible avec le langage articulé «normal». Le cours de langue, supposé favoriser la compréhension entre les êtres d'origines différentes, se transforme ainsi en un summum d'absurdité burlesque, au fur et à mesure que les élèves répètent ces phrases stupides, dénuées de sens, destinées aux exercices de prononciation ou de diction. A l'image de celle-ci, qu'ont adorée les spectateurs le soir du 9 juillet : «The rain in Spain stays mainly in the plain». Alors ils chantent - des airs de *My Fair Lady*, bien sûr, mais aussi de *La Flûte enchantée*, de Lohengrin, ou la chanson *Douce nuit, sainte nuit* et celle de Wham ! *Last Christmas...* - en des moments d'une grâce que l'on reçoit comme un cadeau. Ou ils se retrouvent autour d'un plateau garni de pommes, avec cette manière unique et géniale qu'a Marthaler de rendre formidablement théâtraux des moments où il ne se passe rien. Sauf que le rien - le silence, le vide -, est justement l'endroit où il se passe quelque chose, chez le metteur en scène suisse : la brèche qui s'ouvre pour une humanité gavée de langage, d'informations, d'objets.

Ainsi va cette Faire Dame, où les liens entre musique, geste et parole sont à la fois l'objet et le sujet de la pièce, en une partition d'une finesse et d'une précision incroyables sur le comique de répétition, le gag et les possibilités burlesques de l'infra-ordinaire. Cette horlogerie fonctionne évidemment grâce aux fidèles compagnons de route de Christoph Marthaler, formidables acteurs-chanteurs-danseurs : Tora Augestad, Karl-Heinz Brandt, Carina Braunschmidt, Mihai Grigoriu, Graham F. Valentine, Michael von der Heide et Nikola Weisse.

Comme bien souvent chez Marthaler, le spectacle glisse peu à peu, au fil de ses deux heures, vers une mélancolie rêveuse. «Si je voulais me souhaiter quelque chose, je dirais que je voudrais être un peu heureux. Car si j'étais trop heureux, je serais nostalgique de la tristesse», dit l'un des «personnages». «No comment», comme dirait le professeur Higgins.

LE FIGARO.FR

Festival d'Avignon : la routine et l'extraordinaire

Par Armelle Heliot Publié le 13/07/2012

Marthaler s'amuse avec *My Fair Lady*, tandis que Bel va au cœur du monde avec des handicapés.

Pas même une semaine de festival et déjà une douzaine de spectacles du «in» découverts, sans parler des expositions qui complètent une programmation très riche. À peine Christophe Marthaler s'était-il installé dans la salle de spectacles de Vedène, quartier hors les murs d'Avignon, qu'il s'envolait. Trois représentations seulement de *Meine faire Dame. Ein Sprachlabor* autrement dit *My Fair Lady. Un laboratoire de langue*.

Dans un espace imaginé par la malicieuse Anna Viebrock, cabines dotées d'écouteurs face au bureau du professeur qui nous tourne le dos, escalier et portes pour les échappées amoureuses et les acrobaties, sept comédiens-chanteurs et deux musiciens, prennent des leçons de langue comme Eliza Doolittle face au professeur Higgins. Côté jardin, apparaît un Frankenstein sage comme un ange musicien, qui nous rappelle qu'il y a plusieurs manières de modeler les êtres... C'est cocasse, fluide, sans nécessité profonde. Un divertissement plein d'esprit porté par des artistes brillantissimes. Un Marthaler de plus. Sans plus.

Loin de la virtuosité de ces artistes, les comédiens du groupe Theater Hora, venus de Suisse alémanique, sont, comme ceux de l'Oiseau-Mouche en France, en quête d'autre chose. Ils sont handicapés mentaux, ont entre 18 et 51 ans, et constituent une troupe professionnelle. Le chorégraphe Jérôme Bel a fait travailler onze d'entre eux pour *Disabled Theatre*. La matière du spectacle est le processus de travail lui-même. Côté cour, Simone Truong explique chaque étape, chaque mouvement de la représentation.

Noblesse et mystère

Surgis l'un après l'autre des coulisses, puis, installés sur des chaises, acteurs et spectateurs de leurs camarades, ces artistes nous en apprennent beaucoup sur la puissance de l'être humain, sa noblesse, son mystère. Ils parlent d'eux, ils proposent des numéros. De la danse en particulier. Ce qui est beau, ce qui est une très grande leçon pour chacun d'entre nous c'est que, sous le regard sans complaisance aucune de Jérôme Bel, ils sont eux-mêmes. Ils sont libres.

LES INROCKS, 25 JANVIER 2012

My Fair Lady dada

Christoph Marthaler revisite *My Fair Lady* en amoureux de toutes les musiques. Le prétexte à un éloge de l'humour suisse allemand.

L'acteur Graham F. Valentine et le metteur en scène Christoph Marthaler, complices depuis l'époque de leur adolescence, renouent avec les frasques surréalistes de leurs jeunes années zurichoises via une relecture foutraque du cultissime *My Fair Lady*, musical filmé par George Cukor en 1964, où Rex Harrison enseignait à Audrey Hepburn les subtilités de la prononciation de l'anglais en usage dans la bonne société. Revue et corrigée par nos deux énergumènes, la leçon de langue vire à la farce dans un spectacle pince-sans-rire qui passe son temps à déstabiliser le public pour mieux le contenter.

Des standards de la comédie musicale à *Last Christmas* de Wham!, de *La Flûte enchantée* de Mozart à *Manon* de Massenet, la petite bande réunie par Marthaler allie une maîtrise parfaite du chant à l'esprit d'espièglerie pour inventer



Graham F. Valentine

avec *Meine Faire Dame* une ballade impayable où le théâtre s'amuse à faire l'école buissonnière.

L'arrivée inopinée de la créature du docteur Frankenstein s'installant au clavier d'un orgue de salon en dit long sur cette soirée cadrée entre les murs d'un austère laboratoire de langues où l'on passe autant de temps à chanter qu'à inventer des chorégraphies en chambre et à descendre

à califourchon sur la rampe d'escalier. Se revendiquant du label "première pression à froid", cet élixir de jouvence a le charme incomparable des spectacles où le plaisir de donner est égal à celui de recevoir. **Patrick Sourd**

Meine Faire Dame conception et mise en scène Christoph Marthaler, à La Comédie de Valence, Centre dramatique national Drôme-Ardèche, compte rendu

LES INROCKS, 25 JANVIER 2012

MEINE FAIRE DAME.
EIN SPRACHLABOR
 THÉÂTRE MUSICAL
CHRISTOPH MARTHALER



En transformant la « Fair Lady » de Cukor et Bernard Shaw en « Faire Dame », Christoph Marthaler s'est bien amusé ! A faire coexister les langues et les accents (de l'anglais scandé british au suisse-allemand le plus local), à dissoudre les situations jusqu'à n'en retenir que quelques archétypes, à noyer les mélodies originales dans son corpus personnel (de *La Flûte enchantée* à la pop en passant par les viennoiseries de circonstance).

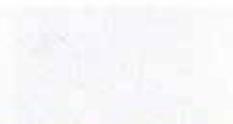
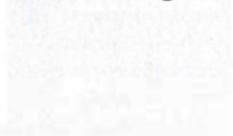
Si le facétieux Suisse-Allemand a toujours tissé son théâtre d'images et de sensations d'un fil d'or musical, cet opus-là, créé il y a deux ans, est une comédie musicale pur jus portée par des chanteurs hors pair tandis que l'accompagnement au piano s'y fait en direct. On y danse, aussi ! Marthaler contient l'argument en une phrase (le Pr Higgins veut apprendre l'anglais le plus parfait à la petite Doolittle) et l'illustre avec application : il consigne ses six interprètes dans un *sprachlabor* – un labo de langues –, avec cabines individuelles. Emperruqués et cachés derrière de lourdes lunettes, moulés dans leurs habits seventies mal copiés, les impétrants ânonnent ou fayotent en faisant des trilles. Le répétiteur, en pantoufles et prince-de-galles trois pièces, leur tend des pièges. Quand ils se lâchent, ils surarticulent jusqu'à l'extase. Et l'on rit beaucoup.

– **Emmanuelle Bouchez**

| Du 8 au 10 juillet, au Festival d'Avignon (84)

| Tél. : 04 90 14 14 14.

Ci-dessous, *Meine Faire Dame*, un drôle de labo de langues.



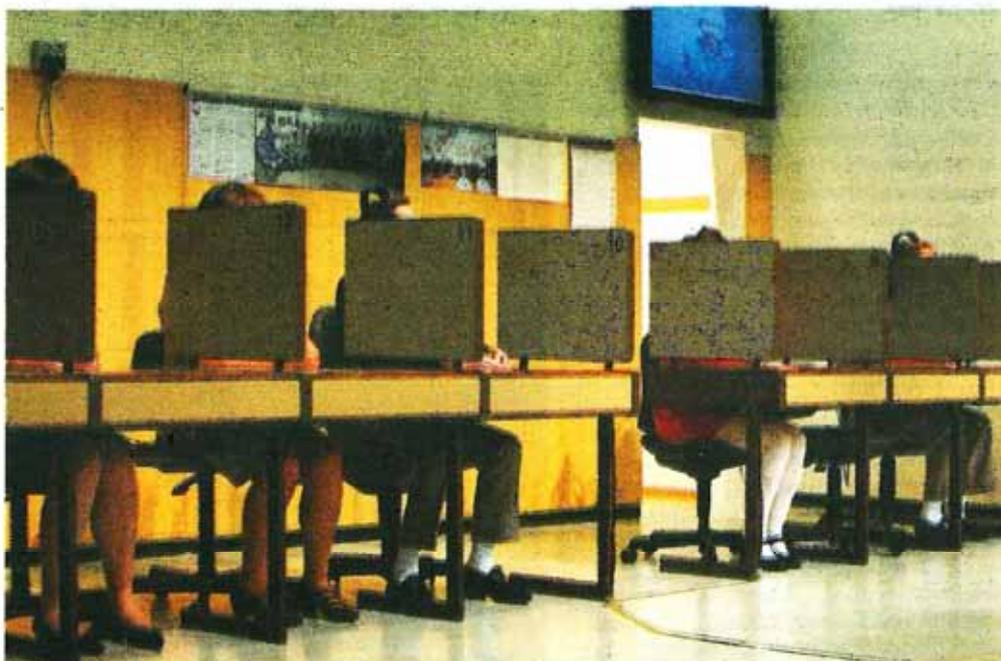
LIBÉRATION, LE 10 JUILLET 2012

AVIGNON «My Fair Lady», prétexte à une envolée loufoque en musique et dérision.

Marthaler, chants perchés

De l'humour de Christoph Marthaler, la première séquence donne une idée précise. Le pianiste (Bendix Dethleffsen) débarque dans un lieu au statut imprécis, tenant du laboratoire de langues – avec ses cabines, ses magnétophones et casques –, du studio de répétition, du débarras et de l'appartement en duplex (escalier à rampe collé contre un mur). Le pianiste, donc, ne paie pas de mine, costume étriqué, coiffure improbable (cheveux relevés en corne, de part et d'autre de la raie au milieu) : un cousin allemand des Deschiens (il existe une parenté physique entre les acteurs de Jérôme Deschamps et ceux de Christoph Marthaler). Il s'installe au piano et se met à jouer, divinement bien. Au bout d'un moment, un écran de télévision s'allume, la caméra est braquée sur le clavier et les mains du musicien. Dans la salle, les rires commencent à fuser : les gestes sur l'écran sont d'une maladresse qui contredit la virtuosité de ce qu'on entend. Et nombre de spectateurs s'imaginent alors que le type au piano n'est qu'un pantin qui s'active sur une musique préenregistrée. Sauf que c'est l'inverse : il joue vraiment, et les images maladroites ont été préenregistrées. Le décalage et le numéro de cirque sont là, mais la perspective a été renversée.

Comique. L'élégance de ce début donne le «la» : *Meine Faire Dame* est un spectacle tout en finesse absurde, où les deux in-



Meine Faire Dame, cours de langue, hôtesse de l'air et bastons à roulette. PHOTO JUDITH SCHLOSSER

se mêlent. Dans la comédie musicale – elle même inspirée du *Pygmalion* de George Bernard Shaw – qui sert de prétexte au spectacle, un éminent professeur se propose de corriger l'accent et de faire l'éducation d'une jeune fleuriste. Dans le spectacle, le professeur (Graham F. Valentine) est là, et la jeune fleuriste aussi, mais elle n'est pas seule à suivre les cours de bonne diction. Dans leurs cabines, face au bureau du professeur et à la salle, ils y mettent plus ou moins de bonne volonté. A tous ceux qui ont souffert devant leurs cassettes, terrifiés d'avance d'entendre

manque pas d'en tirer toute la folie-comique – la salle est pliée en deux –, tout en y introduisant le sens de l'harmonie qui le caractérise et passe toujours par le recours à la musique.

Wham! Les personnages devraient être totalement ridicules, mais la qualité de leur chant et de leurs gestes leur donne une dignité contrastant avec la situation. Tout le spectacle baigne dans un doux délire ; le joueur d'harmonium, pendant du pianiste virtuose, est le monstre de Frankenstein, la jeune fille au bras en écharpe n'arrête pas de se demander comment descen-

teaux-repas, le professeur et la dame plus âgée se disputent sur des chaises à roulette. Et ils chantent, sans se lasser, du Mozart (*la Flûte enchantée*), du Wagner (*Parsifal*), du Schumann, des tubes pop (*Last Christmas* de Wham!) ou des extraits de *My Fair Lady* (*You Did It!*), toute médiocrité bue, comme si la musique devait leur survivre.

RENÉ SOLIS (à Avignon)

MEINE FAIRE DAME, EIN SPRACHLABOR (*My Fair Lady*, un laboratoire de langues), m.s. CHRISTOPH MARTHALER

LE TEMPS (PRESSE SUISSE), LE 11 JUILLET 2012

Critique de «Meine faire Dame. Ein Sprachlabor»**Christoph Marthaler enseigne la langue de l'amour à Avignon**

Apprendre la langue de l'amour. Et toucher au Graal, oui celui de Wagner, mais dans une petite tasse de motel d'autoroute. Avignon permet ce genre d'expérience. Grâce à Christoph Marthaler qui présente *Meine faire Dame, ein Sprachlabor*, production du Théâtre de Bâle, dans une salle de spectacles anonyme, entre deux ronds-points, au large des remparts. L'artiste suisse, 61 ans, y détourne *My fair lady*, l'histoire d'une fleuriste initiée au bel anglais par un professeur romantique. Sur scène, six interprètes chanteurs sidérants, un pianiste et un organiste proposent une merveilleuse contre-romance. Dans la salle bondée, il fait 40 degrés. Mais on est prêt à bouillir toute la nuit dans le chaudron de Marthaler.

Car Avignon, c'est ça. Cinq cents spectateurs qui ressortent d'une étuve à minuit, avec des envies de chanter. Et pourtant qu'il est sordide, le décor d'Anna Viebrock – la formidable scénographe de Christoph Marthaler. Qu'ils sont pathétiques, les sans-grade de ce *Meine faire Dame, ein*

Sprachlabor. Sur scène, à main gauche, un alignement de pupitres, avec cloisons et casques, sur un sol beige en linoléum. C'est le laboratoire de langues annoncé. À main droite, un piano à queue.

Justement, le pianiste Bendix Dethleffsen passe une main dans une chevelure avantageuse, toise le public, puis après un coup de tête façon Bayreuth attaque sa partition. Au même moment entre une tribu empesée, à l'étroit dans ses cols roulés et ses tailleurs du dimanche. Trois femmes, deux hommes, prêts pour la leçon. Prononcer juste est le diktat du professeur, impitoyable.

La suite, c'est tout Marthaler. Bendix Dethleffsen répand sa musique, souverain, tandis que les étudiants recrachent les phrases pièges de leur maître. Puis voilà qu'un couple délaisse la leçon pour chanter «Sainte nuit» à l'avant-scène. Tout en chantant, il monte à présent un escalier raide et étroit. Il disparaît pour mieux revenir et refaire la manœuvre. Comique de répétition. Plus tard, un beau gosse moustachu chantera des extraits de *Parsifal*. Dans

ses mains, bientôt, une tasse minuscule en guise de coupe miraculeuse. Pauvre Graal! Bientôt, le barde fait l'éloge du langage des fleurs: pour sa peine, un comparse lui balance à la figure une dizaine de bouquets.

Christoph Marthaler ne renverse pas seulement les clichés sentimentaux de *My fair lady*. Il poursuit son entreprise de subversion du langage commun. L'ancien hautboïste se méfie des mots. Il les pense périmés à force de mal servir. Lui-même peine d'ailleurs à parler en public. Mais il croit à la transcendance du chant, à l'effet du chœur sur un corps, à l'altitude d'un lied, à l'euphorie d'un tube, à la plénitude d'un aria. Sa comédie musicale et ses personnages raides comme des piliers de temple enchante pour cela: si nous sommes condamnés au malentendu, il existe une sortie de secours. Appelons-la «chant» ou «art».

Alexandre Demidoff AVIGNON

Festival d'Avignon jusqu'au 28 juillet; www.festival-avignon.com